

# Dis papa.

## Maintenant, je n'ai plus peur dehors.

À regarder en un premier aperçu les photographies de Geoffroi Caffieri, plusieurs questions remuent l'œil et l'esprit.

La photographie peut-elle dire « la maladie invisible », la souffrance de l'intérieur ?

Peut-elle dire le partage, l'attention, le soutien indéfectible des proches, en construire un récit visuel audible sans en violer l'intimité ?

Pour celui qui regarde, déambule et s'arrête dans l'exposition, la photographie et les textes qui l'accompagnent peuvent-ils donner sens sans que le regard technique ou clinique s'impose au détriment de l'intime ?

Qu'est-ce qui se joue entre les paroles rapportées de celui qui éprouve sa difficulté, voire son impossibilité, d'être, les images et les textes que produit et expose le photographe, « père-aidant », ce dont il témoigne et qu'il documente en militant d'associations pour la connaissance de la maladie et le soutien aux malades : « La schizophrénie est une maladie psychiatrique caractérisée par un ensemble de symptômes très variables : les plus impressionnants sont les délires et les hallucinations, mais les plus invalidants sont le retrait social et les difficultés cognitives. » ?

Les photographies, en tirage argentique noir et blanc, sont témoignages. Elles s'inscrivent dans une histoire d'une douzaine d'années et la construisent. Au départ, il y a la découverte de la maladie, l'incompréhension et le constat premier d'une incompétence, les soins qui tentent un début d'espoir et attestent que plus rien ne sera comme avant. La prise de notes, la mémoire des paroles du fils, malade, sont nécessité, puis la chronique photographique, comme mémoire et dialogue du temps fracturé, des « parasites dans le crâne », de l'écroulement, des luttes et des conquêtes de soi.

Les photographies ne sont pas datées, mais ensemble elles font narration du calme et de la violence, du désarroi affectif lié à la disparition de la mère, de la quête de l'autonomie.



### ◀ Notes

Dis papa : « Cela va ? Je suis présentable ? Tout à l'heure, je vois la sœur de ma copine et son mari. Ils ont un petit de 3 ans. Je ne bois plus, max 2 verres ! Je trinque, c'est tout. J'ai emmené mes médocs, si je ne reviens pas, au cas où ! Je vais devoir répondre aux questions ! Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? J'appréhende. »

Cadrée de l'extérieur sur la fenêtre aux volets clos, l'image pourrait, seule, bifurquer vers la narration simple de l'enfermement, réclusion de soi et claustrophobie entre les quatre murs de la chambre. Entourée, dans des tirages de dimensions diverses, de la photographie d'un trottoir où une porte défoncée attend d'être emportée, de la photographie d'un anniversaire, de celles d'un ensemble de portraits de famille à la rose et de celui d'un jeune adulte encapuchonné humant ou se cachant derrière une rose, d'objets personnels en nature morte..., elle devient la pièce d'un récit complexe de tension et de calme, de crises aiguës et d'espoirs d'un retour sur le contrôle de soi. Dans la lumière paisible d'un matin ou d'un soir, à l'heure où les ombres allongent, précèdent le flegme d'un chien, « la porte massacrée » témoigne du temps toujours incertain de l'absence de répit et de la volonté d'être vivant. Elle dit la folie des envahissements de tous les instants, du parasitage dévastateur du corps et de l'esprit hébergeant la haine et l'autodestruction, tout autant que la douleur du malade et des proches aidant et l'urgence médicale au moment des décompensations psychiques.



Textes avec photographies ou photographies avec texte ? Les deux sont liés comme parties indissociables d'un même cri, d'une même écoute où le regardeur est pris dans la reconnaissance et la compréhension de ce qu'il y a derrière l'image, de ce qu'elle dit et de ce qu'elle ne dit pas, du « handicap invisible » que son œil est appelé à accepter dans son entière réalité.

Chambre 517. Dans l'entrebâillement de la porte, la chambre d'hôpital meublée de vide, pose le doute sur le traitement par neuroleptiques, entre l'opacification et l'embrouillement des sens et le combat pour garder « un esprit cartésien », la détermination à continuer de raisonner, à lutter contre le vol des perceptions et des sentiments. Débutant le regard de tout voyeurisme comme de toute perception clinique, photographies et textes - les notes du père et les paroles du fils - le confrontent à la détresse, à l'urgence, au dénuement et à la violence de l'institution psychiatrique lorsque le parasite s'allonge, se gonfle dans le crâne jusqu'à prétendre changer la nature du malade, lorsque les « petits organismes invisibles à l'œil nu » occupent toute la place, corrompent la source d'énergie vitale, attaquent le centre



nerveux, arrachent toutes ses entrailles à la conscience de soi jusqu'à l'écroulement. Photographies et textes disent la volonté de vivre de celui, qui, se sachant et s'acceptant malade, veut donner de lui une belle image, une image du quotidien où le rire et la douceur ont leur place, où il veut identifier sa propre voix : « Cela va ? Est-ce que je suis présentable ? Pour un handicapé psychique !! »

Un nouvel appartement, une machine à laver et la montagne de sacs poubelle à évacuer. Le corps penché à la fenêtre, le regard au loin, la barbe n'est plus celle du prisonnier. Les mains du père et du fils se joignent en signe de stabilisation de la maladie, de l'ouverture à l'ailleurs. La peur débusquée, entre l'intérieur et l'extérieur, la frontière s'est défaite, même si tout reste fragile.

La chronique photographique du quotidien, du partage entre le père et le fils se poursuit, dans la plénitude de l'intimité familiale, dehors, dans la pratique sportive. Elle est, dans sa narrativité, celle du partage de la parole, du militantisme de l'information qui conduit tout un chacun à ouvrir son regard vers l'autre différent et semblable, à comprendre tant les aidants et la maladie que l'image qu'en fait la société.

JMB – décembre 2022

Geoffroi Caffiery, *Dis papa. Maintenant, je n'ai plus peur dehors.*

Médiathèque Edmond Rostand, novembre 2022.

